LE PETIT SOLDAT DE PLOMB

DE L'EMPEREUR.

C'était un peu avant la Révolution. A Brienne, un jeune homme, qui faisait ses études pour devenir soldat, s'amusait dans sa chambre, le soir, à faire manœuvrer des fantassins de plomb. Chacun le raillait, mais lui, sans prendre garde aux moqueries, se délectait à la vue de ses soldats déployés en ligne de bataille, et, radieux, les conduisait à d'imaginaires victoires.

Ses camarades de l'Ecole le traitaient de fou, d'exalté, d'illuminé. Lui les écoutait avec de grands yeux rêveurs, puis, souriant, continuait à diriger son armée minuscule.

C'était, au reste, sa seule joie; sérieux comme pas un, il travaillait tout le jour, même durant les récréations.

Et le soir venu, en guise de repos, il sortait, de leur boîte les petits soldats, et leur parlant comme à des êtres humains, les passait en revue....

—

Un soir qu'il avait travaillé plus que de coutume, le jeune homme faisait manœuvrer ses sodats avec une certaine mollesse. Il était visiblment harassé.

Or, voici que, penché sur sa table, il vit un de ses soldats de pomb se tourner vers un camarade, et il l'entendit à voix basse dire ces quelques mots:

—Il me semble que l'Empreur est bien fatigué ce soir.....

Le jeune homme tressaillit. Il porta ses mains à ses yeux, croyant rêver; mais non, il était bien éveillé.

—J'ai eu, pensa-t-il, une hallucination.

Et il prit ses soldats et les mit un à un dans leurs boîtes.

Quand les boîtes furent refermées, le jeune homme se dirigea vers son lit.

Il allait se coucher lorsqu'il entendit derrière lui une voix minuscule murmurer:

—L'Empereur est bien fatigué ce soir.

Il se retourna et vit qu'il était seul.

Vaguement effrayé, il dit ces trois mots:

—Qui a parlé?

—Moi! murmura une petite voix.

—Qui vous?

—Je n'ai pas de nom. Je suis un tout petit soldat de plomb.

Le jeune homme, effaré, regarda les boîtes de soldats éparses sur sa table, et il vit, très distinctement, que le couvercle de l'une d'elles se soulevait. Il s'approcha et aperçut tout droit, sur ses camarades couchés, un soldat de plomb faisant le salut militaire et le regardant.

Le jeune alors se jeta sur son lit, ne voulant plus rien voir, plus rien entendre.... Il sentait qu'il allait devenir fou.

—

Quelques années plus tard, le jeune homme était capitaine d'artillerie.

A Toulon, il combattit contre les Anglais, se distinguant parmi les plus braves de l'armée, stupéfiant ses troupes par son audace et par sa science, étonnant ses chefs par son courage et par sa sûreté de vues.

Après quelques semaines, Toulon fut pris, l'armée victorieuse entra dans la ville, et le soir même, le jeune capitaine, pour la première fois depuis la campagne, s'endormit d'un très profond sommeil....

Lui, qui dormait d'ordinaire tout armé, lui qui s'éveillait au moindre bruit, sommeiller ainsi!

C'est qu'il avait sa besogne achevée; il avait le droit de se reposer un instant.

Or, pendant la nuit, il rêva qu'il était à Brienne et qu'il jouait avec des soldats de plomb; et il vit très distinctement un de ses petits fantassins faire devant lui le salut militaire et dire:

—L'Empereur est bien fatigué, ce soir.

Le capitaine s'éveilla, frotta ses yeux, il faisait grand jour.

Il se leva, s'habilla, sortit, et, rêveur, murmura:

—Empereur!.... Empereur!....

Serait-ce possible? Le petit soldat de plomb dirait-il vrai?....

Or, il entendit une petite voix murmurer à son côté:

«Le petit soldat de plomb ne peut pas se tromper.»

Il se tourna du côté d'où la petite voix était partie, et il aperçut, juché sur un caillou, un soldat de plomb qui le saluait et le regardait fixement.

Une seconde après, l'apparition s'était évanouie.

—

L'élève de Brienne, le capitaine de Toulon, Napoléon Bonaparte, est Empereur. Le matin même il a été sacré, le soir il a reçu les ambassadeurs des puissances et les généraux de ses armées. Il est exténué.

Tout à côté de sa superbe chambre de réception est une petite cellule meublée d'un lit de camp et d'une chaise.

Dédaignant le grand lit de parade, l'Empereur va se coucher dans sa cellule. Là du moins, il dormira....

Et il s'endort.

Et voilà qu'il aperçoit, dans un rêve, son petit soldat de plomb de jadis qui murmure encore:

—L'Empereur est bien fatigué, ce soir.

Et l'Empereur tressaille.

Et il demande:

—Qui a parlé?

—Moi! murmure une petite voix.

—Qui, vous?

—Je n'ai pas de nom, je suis un tout petit soldat de plomb.

L'Empereur réfléchit un instant, puis tout à coup:

—Tu n'as pas de nom, en veux-tu-un?

—Je veux bien, sire.

—Eh bien! tu t'appelleras l'Etoile.

—Je veux bien, sire, mais que serai-je?

—Tu seras soldat de ma vieille garde.

—Je veux bien sire, mais a quoi servirai-je?

L'Empereur réfléchit et dit:

—A quoi tu serviras? A te battre, sans jamais rien dire.

—Sire, dit le soldat de plomb, je me battrai et ne dirai jamais rien. Mais je vous avertis de ceci, c'est qu'au moment de mourir, je parlerai une dernière fois.... Et je vous dirai ce que je vous ai toujours dit:

«L'Empereur est bien fatigué, ce soir.

Lorsque je vous dirai cela, je serai sur le point de mourir et vous serez tout près d'être vaincu.

Le soldat se tut. L'Empereur dormait toujours, mais ne rêvait plus.

—

Quelques jours après, l'Empereur, en passant sa vieille garde en revue, remarqua une recrue nouvelle.

Il s'étonna et demanda au colonel quel était ce soldat.

—Mais vous le connaissez, sire, il s'appelle l'Etoile, il m'a donné un mot signé de votre main, me priant de l'accepter dans mon régiment.

L'Empereur, bouleversé, s'approcha du soldat:

—Tu t'appelles bien l'Etoile?

Le soldat baissa la tête, comme pour dire oui.

—Pourquoi ne dis-tu pas oui?.... Tu peux parler.

Le soldat remua la tête, comme pour dire non.

Alors, l'Empereur se souvint, et, rêveur, il dit:

—Tu es muet?

Le soldat fit signe que oui.

Et l'Empereur passa, se demandant une fois encore s'il n'avait pas rêvé....

—

Le soldat l'Etoile, toujours muet, se battit comme un lion sur tous les champs de bataille. Il ne put jamais devenir officier, mais du moins devint-il chevalier de l'ordre de la Légion d'honneur, et jamais croix ne fut si bien portée.

Chaque fois que l'Empereur passait devant lui, il disait:

—Bonjour, l'Etoile.

Et il continuait sa route, heureux de voir l'Etoile toujours muet.

Car il se souvint de la parole du petit soldat de plomb.

«Lorsque je parlerai, je serai sur le point de mourir, et vous serez tout près d'être vaincu.»

—

Après les victoires, les défaites.

L'Empereur part pour l'île d'Elbe. Il emmène l'Etoile avec lui. L'Etoile est toujours muet.

L'Empereur songe à revenir en France. Il revient. A peine débarqué, il fait venir l'Etoile et lui parle. L'Etoile est toujours muet.

Et, confiant, l'Empereur traverse la France et remonte sur son trône.

Mais voici que les alliés recommencent à guerroyer contre Napoléon.

Lui, sans se déconcerter, lève des armées, se bat chaque jour, toujours brave, toujours vaincu, mais toujours confiant en l'avenir, car l'Etoile est toujours muet.

Si bien qu'au milieu de ses défaites, l'Empereur finit par se demander si l'Etoile n'a pas menti.

Non, il n'a pas menti.

—

Waterloo! voici Waterloo!

La bataille est rude. Le dernier carré seul résiste encore.... L'Empereur, du haut d'un mamelon, inspecte la plaine. Armé d'une longue-vue, il cherche.... il cherche l'Etoile. Et voici qu'il l'aperçoit. Le grenadier est debout, il se bat en désespéré.

Tout à coup il tombe, frappé d'une balle.... Et l'Empereur, pâle comme un cadavre, laisse échapper de ses mains sa lunette d'approche:

—L'Etoile est bien près de mourir.... Va-t-il parler?

Dans son imagination, il croit que la voix de l'Etoile va retentir à son oreille, comme jadis à Brienne, et comme là-bas, il pense qu'il va voir se dresser, sur un caillou, tout à côté de lui, un tout petit soldat de plomb.

L'Empereur n'entend rien. L'Empereur ne voit rien.

Alors le courage le reprend.

—Qui sait? Tout n'est peut-être pas fini!... l'Etoile n'est peut-être pas blessé grièvement.

Et l'Empereur inspecte l'horizon, la confiance dans le regard.

—

Mais voici que des brancards portés par des ambulanciers passent devant lui. Ils défilent lentement, tristement, par dix, par vingt, par trente....

Et tout à coup, dans l'un d'eux, l'Empereur reconnait l'Etoile.

Comme un fou, il descend de son cheval, et quittant ses maréchaux stupéfiés, se précipite vers le blessé et l'aperçoit tout pâle, tout rigide, comme mort.

—Pauvre l'Etoile, dit l'Empereur.

Puis, s'adressant aux ambulanciers:

—A-t-il parlé?

—Non, sire, il est muet.

Et l'Empereur respire. Mais voici qu'il entend une voix brisée qui sort du cadavre de l'Etoile:

—L'Empereur est bien fatigué, ce soir, dit cette voix.

Et l'Empereur, pour la première fois de sa vie, s'évanouit.

—

A Sainte Hélène, l'Empereur joue, comme jadis, avec ses petits soldats de plomb. Comme jadis, il les fait manœuvrer et les conduit à des victoires imaginaires.

Il prête l'oreille parfois, espérant que l'un d'eux parlera, le saluant, comme celui de jadis, du doux nom d'Empereur.

Mais les petits soldats de plomb sont muets. Plus jamais ils ne parleront.

L'Empereur est mort.... L'Empereur est vaincu....

Les petits soldats de plomb ne parleront plus....

LE VOYAGE DE L'"ELISE"

11 MARS 1816.

C'est le premier bateau à vapeur qui ait franchi la Manche, et presque le premier qui se soit aventuré sur mer, car celui que Fulton avait construit et lancé en 1807 à New York ne naviguait que sur les fleuves, et les seuls qui se fussent encore risqués en mer étaient deux petits bateaux faisant le service entre Holyhead [île d'Anglesey] et Dublin que sépare le canal Saint-Georges, large seulement de 25 lieues à cet endroit.

Comme des bateaux à vapeur naviguaient déjà sur la Tamise et qu'on voulait en établir sur la Seine, une Compagnie française envoya le capitaine Andriel en acheter un à Londres, et le chargea de le ramener à Paris; le plus fort qu'il put trouver à acheter n'avait que 16 mètres de long, il le baptisa l'*Elise* et partit de Londres le 10 mars à midi avec un équipage composé de dix Anglais. Les éléments et les hommes semblèrent se conjurer pour faire avorter le voyage.

Ce fut d'abord un cutter de la marine royale qui, le rencontrant dans la Tamise, manœuvra sur lui, malgré les cris de l'équipage, absolument comme s'il voulait le couler, et faillit y réussir; au sortir de la Tamise le navire tourna au Sud pour franchir le détroit du Pas-de-Calais, puis poursuivant sa route à l'ouest, entra le 11 dans la Manche proprement dite à la hauteur de Beachy-Head (entre Hasthings et Brigthon). La mer était grosse, l'équipage inquiet commençait à murmurer, il fallut rebrousser chemin et venir s'abriter à Dungerness (droit à l'Ouest de notre cap Gris-Nez). Ce n'est que le 15 qu'on put repartir pour le Havre; mais le jour même la mer brisa quatre palettes des roues, et à peine avait-on dépassé Beachy-Head qu'il fallu entrer à Newhaven pour se réparer. On ne put repartir que le 18 à une heure de l'après midi. A peine avait-on perdu la côte de vue que la mer devint menaçante, et la nuit venue, elle était furieuse, couvrant parfois de ses lames le bateau tout entier. La profonde obscurité, le fracas de la tempête, l'irrégularité du jeu de la machine provenant de ce que le bateau roulait au point qu'une de ses roues tournait presque toujours hors de l'eau, la nouveauté surtout de la situation pour des marins qui jusque là n'avaient connu que la voile, avaient tellement impressionné l'équipage qu'il demandait à grands cris à profiter du vent qui soufflait vers l'Angleterre pour y retourner. Le capitaine tint bon, mais vers deux heures du matin, nouveau danger qui eût peut-être fermé pour longtemps la mer à la navigation à vapeur si on eût réussi à le conjurer; dans un violent coup de roulis, pendant que le capitaine avec son second essayait dans sa chambre de sécher à la chaleur d'un poèle ses vêtements trempés, le poèle est renversé, la houille enflammée se répand sur le plancher; ils réussirent, sans appeler personne, à arrêter le commencement d'incendie, mais en remontant sur le pont, trouvèrent la mer plus furieuse que jamais et l'équipage presque menaçant décidé à rétrograder. Une abondante distribution de rhum eut heureusement raison de ses terreurs, et enfin à 5 heures du matin la terre apparut; une heure après on était en vue du Havre, mais il fallut y entrer sans guide malgré l'état de la mer, le bateau-pilote ayant rebroussé chemin à la seule vue de la fumée que vomissait la cheminée; la traversée avait duré dix-sept heures par une mer démontée.

Le 28 mars l'*Elise* mouillait à Paris, au pont d'Iéna, et le lendemain passait devant les Tuileries, saluant de 21 coups de canon le Roi accoudé à une fenêtre du palais et applaudissant.

LA CHARITE

—PAR—

Les Femmes.

La duchesse de Doudeauville, qui vient de mourir, était de celles dont on peut longtemps parler, parce qu'elles ne laissent après elles que le souvenir de leurs bonnes actions. Sa vie, d'apparence mondaine, cachait une âme tendre pour les malheureux, et un constant désir de bien faire.

Nous avons voulu savoir dit le «Figaro», quelles étaient les bonnes œuvres auxquelles elle avait donné l'appui de son nom, de sa charité et de ses conseils. On nous a répondu que cette liste était longue et impossible à faire.

Cependant nous connaissons trois œuvres auxquelles la duchesse de Doudeauville a apporté le concours le plus actif: la «Société des amis de l'enfance», dont la comtesse Aimery de La Rochefoucauld est la présidente: «l'Union des ateliers de femmes», et les Ambulances urbaines créées par le docteur Nachtel.

On se souvient encore de la merveilleuse fête japonaise donnée dans son hôtel, en 1883, au profit d'une bonne œuvre, et de la fête franco-russe donnée à l'Opéra, il y a peu d'années, au profit des victimes de la famine en Russie et des Ambulances urbaines à Paris.

Mais la duchesse de Doudeauville n'était pas une exception: elle remplissait son office de grande dame.

Le public ne voit que l'oisiveté, les fêtes et le plaisir dans ce milieu mondain dont on parle tous les jours; c'est à peine si l'on reconnait à cette vie de luxe le pouvoir de faire marcher le commerce parisien, et l'on ne voit pas que vraiment l'immense majorité de ces femmes tant citées accomplit silencieusement sa tâche de charité.

Veut-on des noms? Mais il faudrait citer toute l'aristocratie parisienne.

Voici une œuvre des plus anciennes et des plus touchantes, la Société maternelle, fondée par la reine Marie-Antoinette, protégée ensuite par l'impératrice Eugénie, après la guerre, c'est la duchesse de Mouchy qui en devient présidente et qui l'est encore, remplacée quelquefois par la comtesse Edmond de Pourtalès.

La Société philanthropique, qui est aussi des plus anciennes, a son Comité de femmes présidé par la comtesse Greffulhe, née La Rochefoucauld.

Quelle œuvre plus touchante que celle des petites gardes malades des pauvres, qui vont, dans les ménages d'ouvriers, soigner gratuitement les malades, faire le ménage et apporter des secours au besoin? Cette œuvre a été fondée et dirigée longtemps par la baronne Reille, avec le concours de plusieurs grandes dames, parmi lesquelles nous ne saurions oublier la duchesse de Fitz-James, née Marmier, morte il y a une dizaine d'années. Cette œuvre recueille jusqu'à cent mille francs par an.

L'œuvre des Poitrinaires de Villepinte a pour présidente la marquise de Beauvoir qui a succédé à la duchesse d'Uzès, qui elle-même fait partie d'une foule d'œuvres.

Et quelle grande dame plus charitable, plus dévouée à toutes les bonnes œuvres que la comtesse de Biron, née Fitz-James? Elle préside l'œuvre des Petites préservées, celle des Vestiaires des petits prisonniers et celle des Ateliers de femmes et des Enfants malheureux, en faveur de qui la princesse de Sagan a donné une si belle kermesse, il y a deux ans, dans son hôtel et son jardin.

Madame la Comtesse de Paris est la présidente d'honneur de l'œuvre des Faubourgs, dont la marquise de Ganay est actuellement présidente.

La générale Février a succédé à la maréchale de Mac-Mahon, comme présidente du Comité des dames patronnesses de la Croix-Rouge.

L'œuvre des Campagnes a pour présidente Mme de La Roquette, sous le haut patronage de la duchesse de Vendôme, qui protège aussi l'œuvre des Alsaciens-Lorrains.

L'œuvre des Amis de l'enfance réunit les noms suivants: comtesse Aimery de La Rochefoucauld présidente, marquise de Broc, marquise de Ganay, marquise de Lubersac, marquise de Fontenilles, etc.

La duchesse de Maillé préside le Comité féminin de l'Hospitalité de nuit.

Mme Edmond de Laboulaye est présidente de l'œuvre de la Sainte-Famille, pour les enfants délaissés. La baronne de Bully est présidente de l'Assistance par le travail. Mais nous ne pouvons plus nommer les œuvres, parce qu'il faudrait toute une page du journal. Nommons simplement, parmi ces femmes du monde empressées à soulager la misère, la duchesse de Rohan, duchesse de Padoue, comtesse de Salvandy, duchesse de Lesparre, comtesse de Belmont, baronne Cochin, comtesse de Poix, Mme Henry Cochin, Mme Hébert, comtesse Jean de Ganay, comtesse Foucher de Careil, présidente de la Société des femmes de France: marquise de Nadaillac, comtesse d'Armaillé, marquise de Boisgelin, vicomtesse de Trédern, marquise Costa de Beauregard, présidente du Comité des femmes de l'Office central et de l'œuvre du Travail; marquise de Narbonne-Lara, marquise de Montesquiou, Mlle Le Couteulx, comtesse de Dreux-Brézé, marquise de Gontaut, marquise Maison, Mme Fleury, duchesse de Bauffremont, marquise de Nicoay, marquise de Saint-Chamans, Mme de Brantes, duchesse d'Estissac, née Ségur, et comtesse Lionel de Laubespin.

Oublierons-nous la princesse Mathilde qui a fondé l'asile Mathilde et la princesse de Wagram qui a créé et présidé, l'année dernière, le Comité des femmes chargé de venir en aide aux œuvres du Bazar de la Charité, après l'horrible catastrophe? On sait que la souscription ouverte par elle dans le «Figaro» a produit plus de douze cent mille francs.

A citer encore Mme la comtesse d'Eu, marquise de Saint-Sauveur, princesse de Montholon-Sémonville, marquise de Jaucourt, princesse E. de Paulignac, duchesse de Gramont, présidente de l'Œuvre Sociale; princesse Ch. de Ligne, duchesse de Bisaccia, comtesse Pierre de La Bouillerie, comtesse de Pomereu, baronne de Seillière, Mme Lebaudy dont la générosité veut toujours rester anonyme, comtesse de Ganay, comtesse de Mun, marquise de Chaponay, etc., etc.

Mais c'est un devoir de citer parmi les plus généreuses la baronne Adolphe de Rothschild, qui patronne plusieurs œuvres et qui, avec son mari, donne un large concours à toutes les entreprises de la charité parisienne. Très généreuses aussi les baronnes Alphonse, Gustave, Edmond, Nathaniel, James et Salomon de Rothschild, et baronne de Zuylen de Nyevelt; la baronne de Hirsch qui a donné des millions aux bonnes œuvres, et nous ne pouvons plus citer, puisqu'elle est morte, Mme Furtado-Heine, qui a créé tant d'œuvres pour les malheureux et les a largement dotées.

Enfin, est-il besoin de rappeler le don magnifique d'un million fait par la comtesse de Castellane, pour la construction d'un Bazar de la Charité!

Et nous ne citons pas le vingtième des noms que la Charité parisienne inscrit sur son livre d'or.

Et nous ne parlons pas des hommes présidents d'œuvre.

La femme est par nature ministre de la charité; sa main est plus douce que celle de l'homme; elle sait mieux donner, mieux panser les plaies, et son cœur, toujours prêt à s'émouvoir, a aussi le don de faire pénétrer l'émotion jusqu'aux cœurs les plus fermés.

N'est pas grande dame qui veut: il y faut la fortune, la distinction personnelle, l'allure, le rang, l'éducation, mais surtout la bonté et le naturel dans la bonté, ce suprême cachet des grands cœurs.

Donner n'est rien quand on est riche; savoir donner et s'occuper personnellement des malheureux, voilà le rôle sublime de ces femmes dont on ne voit le plus souvent que les fêtes et les amusements.

Nutrition et couleur des fleurs

M. Bos, d'après ce que nous apprend la «Revue scientifique», a fait au Jardin botanique de Fribourg des expériences d'où il semblerait résulter que la couleur des fleurs a quelque rapport avec la nutrition de la plante qui les produit. Ayant fait en 1896 des boutures avec un pétunia hybride à fleur violettes maculées de blanc, il obtint d'abord des fleurs d'un violet pur. Puis, quand la nourriture fut moins abondante (mais sans que l'on dise aussi à quoi l'on pouvait juger que la nourriture fût plus rare, ce qui est une lacune regrettable), des fleurs furent violettes avec macules blanches; et enfin quand la plante fut repiquée en pleine terre, en place, on n'obtint que des fleurs violettes. M. Bos aurait observé des phénomènes analogues pour le «Dahlia variabilis». Mais le pétunia, et le pétunia hybride surtout, convient-il bien à des expériences de ce genre? N'est-il pas doué d'une variabilité considérable et ne voit-on pas un même plant produire des fleurs panachées et non panachées simultanément: La question est posée. Aux naturalistes d'y répondre par de patientes observations.

Le chemin de fer de la Jungfrau.

Les travaux de chemin de fer à grande pente qui doit conduire les touristes jusqu'au sommet de la Jungfrau sont activement poussés, d'après ce que nous apprend la «Revue Scientifique». La puissance hydraulique de la Lanterbrunnen a été captée jusqu'à concurrence de 2,400 chevaux-vapeur et est utilisée pour actionner les moteurs électriques qui sont employés pour les travaux de forage du tunnel du glacier Eiger. Le torrent a été détourné sur un parcours de 10 kilomètres, depuis l'usine hydraulique à la station du Scheidegg jusqu'au glacier Eiger, et la ligne ouverte entre le Scheidegg et le glacier, avec un tunnel de 80 mètres, est prête dans ses parties essentielles, de sorte que le chemin de fer électrique pourra circuler dans la premiere quinzaine de juin prochain. Les travaux du principal tunnel sont exécutés jusqu'à 150 mètres; le roc se prête tres bien au travail et on le trouve à une profondeur de 25 à 30 mètres sous la neige, au lieu de 70 mètres comme on le croyait tout d'abord.

Entre mendiants

—Oui, mon cher confrère, les temps sont durs. Tenez, pas plus tard qu'hier, je demande un morceau de pain. Savez-vous ce qu'on me donne?

—Non.

—Un morceau de pain! mon pauvre ami! Ma parole, c'est honteux!

Feuilleton

—: DE :—

L'Abeille de la N. O.

LE PÈRE

DE

MADEMOISELLE COUESDON

Depuis longtemps, je méditais d'aller rendre visite à cette jeune fille extraordinaire que l'ange Gabriel a choisie comme interprète de ses pensées. Voilà bientôt deux ans qu'elle a rendu ses premiers oracles, et il ne semble pas qu'elle doive renoncer à ce pieux ministère; l'abondance de ses vaticinations atteste une heureuse fécondité. J'étais curieux d'examiner par moi-même la physionomie de Mlle Couesdon et si elle supportait sans trop de fatigue cet écrasant labeur; je me suis dirigé vers le logis qu'elle habite, rue de Paradis—une rue au nom prédestiné, et qui est aujourd'hui célèbre dans tout l'univers. On m'avait conseillé de ne pas lui révéler ma profession. Je me suis conformé à cet avis, non pas, certes, dans une intention perfide, qui eût tourné à ma confusion, l'ange Gabriel ne se laissant pas aisément duper.... Mais il me paraissait plus convenable de me présenter à lui sous les apparences d'un brave homme un peu naïf et n'ayant aucun commerce avec la littérature. Je dépouillai mes préventions, je chassai loin de moi le scepticisme professionnel. J'étais avide de savoir la vérité sur ces phénomènes mystérieux. Si la grâce devait me toucher, je me sentais en bonne disposition de la recevoir. Tel était exactement mon état d'âme, tandis que je gravissais les quatre étages de la prophétesse.

Je pousse le bouton. L'huis s'entre-bâille: un personnage que je distingue mal dans l'obscurité m'interroge. "—Je voudrais être admis auprès de Mlle de Couesdon. —Elle n'est pas visible. —Puis-je, du moins m'entretenir avec vous?.... —Très volontiers." Mon interlocuteur m'introduit dans une pièce qui lui sert de cabinet de travail. Et je le considère attentivement. Il a cinquante ans environ, le teint animé, un ventre rondelet, des yeux bleus à fleur de tête, des cheveux gris, une moustache blanche, drue et forte, taillée en brosse. Un grand air de franchise et d'honnêteté brille sur son visage qui rappelle ceux des vieux sergents de Charlet. C'est la même rudesse et la même bonhomie. Il m'invite, avec beaucoup de courtoisie, à m'asseoir et, ayant feuilleté un registre ouvert devant lui: "Ma fille, explique-t-il, est débordée en ce moment. Ses journées sont retenues jusqu'au mois d'avril...." Je ne lui cache pas le désappointement que me cause cette nouvelle.... "—Voyons! Revenez lundi prochain. Nous tâcherons d'arranger ça!" J'exprime à M. Couesdon, le père, ma reconnaissance pour sa bonté. Sa figure s'éclaire d'un sourire aimable.. Il s'est adossé à la cheminée; il me regarde avec bienveillance...Quelque chose me dit que nous allons devenir amis...

—

Pendant deux heures nous avons causé; et M. Couesdon, le père, m'a appris des particularités si étranges que j'en suis encore ému. Il ne m'a pas demandé de les garder secrètes, et c'est pourquoi, je crois pouvoir sans être accusé de trahison, les confier au public. Et d'abord, il m'a avoué qu'il tenait en médiocre considération les journalistes, sauf M. Chincholle, M. Gaston Méry et quelques hauts barons de la presse tels que MM. Paul de Cassagnac, Edouard Drumont et Arthur Meyer; les autres lui inspirent du mépris. Il hait la gent reporteuses et chroniqueuse, dont il redoute peut-être, à juste raison, l'irrévérence.

—Il y a une heure, j'ai mis dehors un de ces messieurs. Je l'ai poussé par les épaules. Ça n'a pas été long. Et je suis décidé à agir de même, s'ils ont le toupet de revenir. Ce sont de vilains gars!... Oh! je les connais!

M Couesdon fronce le sourcil et tortille sa moustache d'un doigt fiévreux. Un frisson me court dans tous les membres. Que me fût-il arrivé si je n'avais eu la prudence de me couvrir du voile de l'incognito! Contre le seul M. Couesdon, j'eusse été de taille à me défendre. Mais M. Couesdon, assisté de l'ange Gabriel, doit être invincible. Je tâche de le ramener à de meilleurs sentiments. Et je lui fais timidement observer que la rancune qu'il a contre les journaux n'est pas équitable et qu'ils ont contribué, en somme, à répandre sur la terre la parole de sa fille qui n'est autre que la parole divine. Mais il ne s'arrête pas à l'objection, il poursuit son idée...

—On ne me trompe pas, vous savez! Il y a trente ans que j'ai quitté ma Bretagne, je suis un vieux Parisien. Lorsque Emile Zola a voulu venir ici, il s'est fait présenter sous le nom de Henri Meilhac de l'Académie française. Et il a cru me mettre dedans! J'avais envie de lui crier: "Est-ce que vous me prenez pour un imbécile! Mais on l'aperçoit partout, votre tête! Il fallait vous coller un faux nez, mon bonhomme!" Deux jours après cette séance, je l'ai croisé dans la rue. Et je ne lui ai pas mâché ce que j'avais sur le cœur: "Vous n'êtes pas M. Meilhac, vous êtes M. Zola et et vous n'entrerez jamais à l'Académie!" Il était gêné, il protestait!... Ah! je vous assure qu'il n'avait pas l'air de s'amuser!

En revanche, il s'amuse follement—lui, M. Couesdon—en me narrant cette historiette. Il s'exprime avec une verdeur réjouissante. Il a du trait, de la verve. Il m'est de plus en plus sympathique.

—

—Rappelez-moi donc en quelles circonstances le miracle s'accomplit.

Ce fut le jeudi saint de l'année 1896. Mlle Couesdon tomba dans une sorte d'engourdissement. Et l'ange se manifesta en parlant par sa bouche. Il annonça dans une première séance, qu'il avait la mission de ramener les Français à la religion et quelques mois plus tard, il prédit la restauration de la monarchie. Lorsque la nouvelle circula dans Paris qu'une voyante venait de surgir, on accourut pour la contempler. La maison était trop étroite; elle ne pouvait contenir les pélerins.

—Je n'exagère pas. Trois mille personnes passèrent en un seul jour par notre escalier. Elles se pressaient, se bousculaient. Et ce n'était pas du vilain monde. Un duc, oui monsieur, un duc authentique— offrit à ma bonne mille francs — qu'elle repoussa d'ailleurs—pour l'introduire chez nous!

Maintenant, cette furie est un peu calmée. Mais si Paris se tient plus tranquille, la province et l'étranger montrent une remarquable ferveur Tous les princes et tous les savants d'Europe s'arrêtent rue Paradis. Cette semaine encore, un cousin de la reine d'Angleterre a demandé la faveur d'être reçu, faveur qu'on ne lui a pas refusée. M. Couesdon se déclare enchanté de leur politesse: "Ils sont bien plus sérieux que les Français!" Ils n'usent pas, à l'égard de la voyante, de cette ironie agressive qui est un des traits de notre tempérament. Ils observent, ils étudient, ils ne se moquent point, ils n'affectent pas ce détachement, derrière lequel s'abrite le plus souvent une grossière superstition. S'ils sont convaincus, ils l'avouent avec sincérité, s'ils ne le sont pas, ils ne laissent échapper aucune parole inconvenante. Au reste, M. Couesdon ne tolère pas que l'on manque de respect à l'ange Gabriel. Au premier mot inconvenant, il montre la porte aux impertinents. Il a exécuté de la sorte plusieurs douzaines d'abbés incrédules et la plupart des membres de la Société psychique. Et, devant ses moustaches, ils filent doux; ils comprennent que toute rébellion serait inutile et même

lait comme ça....presque tous les soirs...

Et alors, Célestine avait allumé une bougie.

—C'est l'heure d'aller se coucher, avait-elle dit avec sa grosse voix....

—..Et de nous débarrasser, avait grogné le grand-père.

Et, comme elle attendait.... ne sachant pas ce qu'il fallait faire:

—Il ne faudra peut-être pas qu'on te porte, avait ajouté la servante en ouvrant la cuisine et en montrant à Marcelle l'escalier noir où la bougie faisait trembloter les grandes ombres de la rampe sur le mur mal éclairé....

Elle avait eu déjà bien peur en montant, mais quand cette femme la regardait, d'une certaine façon, ça l'empêchait de dire un mot....

Et puis on était arrivé là-haut ....dans cette grande chambre que jamais encore elle n'avait vue....cette chambre si laide, si nue, si froide....

A continuer

Mrs. Winslow's Soothing Syrup. Has been used for over FIFTY YEARS by MILLIONS of MOTHERS for their CHILDREN WHILE TEETHING, with PERFECT SUCCESS. It SOOTHES the CHILD, SOFTENS the GUMS, ALLAYS all PAIN; CURES WIND COLIC, and is the best remedy for DIARRHŒA. Sold by Druggists in every part of the world. Be sure and ask for "Mrs. Winslow's Soothing Syrup," and take no other kind. Twenty-five cents a bottle.